

FABIEN CLAVEL

TORBELLINO

Un vent de liberté

ILLUSTRÉ PAR
LÉO GÓMEZ

 **ÉTINCELLES**

FABIEN CLAVEL
ILLUSTRÉ PAR LÉO GÓMEZ



TORBELLINO

Un vent de liberté

 ETINCELLES

À mon frangin.

pour anna

pour léna

Desperta do seu dique um mar de amor
E toma conta do seu povo sofredor*

Martinho da Vila, *Iemanjá, Desperta*

* Éveille de ta digue une mer d'amour immense
Et veille sur le sort de ton peuple en souffrance

RÉCIT
DES AVENTURES ET VOYAGES
DE CAMILLE CORDELIER,
MOUSSE À BORD DE *LA BOUSSOLE*
EN L'AN DE GRÂCE 1785,
QUI EFFECTUA UN TOUR DU MONDE
ET QUI, VICTIME D'UN NAUFRAGE
DANS LES EAUX DU PACIFIQUE,
AFFRONTA LES REDOUTABLES PIRATES KORAAL
ET LES NON MOINS TERRIBLES TUMBEIROS
POUR DÉCOUVRIR LE MYTHIQUE
TOURBILLON GÉANT BAPTISÉ
TORBELLINO.





CHAPITRE I

Où l'on découvre qui je suis

En l'an de grâce 1785, je m'embarquai à bord de *La Boussole*. J'y devins mousse.

Le capitaine de la frégate* se nommait Jean-François de La Pérouse. Il avait été choisi par Sa Majesté pour explorer l'océan Pacifique et réaliser un tour du monde.

Partis de Brest le 1^{er} août, nous naviguâmes jusqu'à Madère, le Chili, l'île de Pâques, Hawaï, l'Alaska, la Californie, Macao, Manille, Formose, le Japon, la Russie, Samoa...

À bord, nous comptions de nombreux scientifiques : astronome, médecin, naturaliste,

* Les termes en rapport avec la navigation sont signalés par un * et expliqués dans un lexique à la fin de l'ouvrage.

TORBELLINO

météorologue, dessinateur, physicien, interprète. Pendant les trois années que dura notre voyage, j'appris auprès d'eux toutes les connaissances qui me manquaient.

Je n'avais que douze ans au moment du départ. Je fuyais ma famille et le destin que l'on avait tracé pour moi. À présent, j'en avais quinze et mon ignorance avait été vaincue.

Ce furent d'incroyables années. Le capitaine était bon pour nous. Jamais nous ne passions plus de soixante-huit jours en mer avant de faire escale. Nous nous régaliions de mets incroyables : bananes, patates, baleine, requin, noix de coco...

Cependant, plus d'une fois, nous fûmes confrontés à d'importantes difficultés. En décembre 1787, des Samoans nous attaquèrent et tuèrent douze membres d'équipage. Puis, le scorbut* nous emporta un autre homme, au moment où nous franchissions l'archipel des Amis.

Le capitaine commençait à douter de la suite de l'expédition quand nous débarquâmes en Australie. Nous fîmes provision de bois et d'eau fraîche à

Botany Bay, là où le navigateur Cook s'était arrêté. Le capitaine en profita pour expédier ses journaux et lettres en Europe.

Hélas, il ignorait qu'il venait d'envoyer son testament par la même occasion.

De mon côté, je sentais également le vent tourner. J'avais passé d'excellents moments à bord. En raison de mon jeune âge, on me protégeait. Je travaillais dur et j'accomplissais toutes mes corvées sans rechigner.

Pourtant, une brute aux épaules épaisses, le lieutenant Broudou, me surveillait à toute heure. Partout il me suivait. Dès que je levais la tête de mon ouvrage, réparant un filet ou une corde, il était là, me guettant comme une proie, avec ses petits yeux enfoncés dans son large visage.

Je l'évitai de mon mieux. Mais, sur un navire, il y a peu d'endroits où se cacher.

Un matin, je le trouvai devant moi alors que je montais sur le pont. Il me barrait le passage de sa masse énorme.

— Camille, je sais qui tu es, gronda-t-il.

TORBELLINO

Je voulus faire demi-tour mais sa grosse main se posa sur mon épaule et l'écrasa.

— Tous nos malheurs viennent de toi, reprit-il. Il faudra que tu paies pour la mort de nos hommes...

Alors que je pensais mourir, il me relâcha et disparut.

À partir de ce jour, je vécus dans la terreur de le rencontrer de nouveau.

Je demeurais toujours en compagnie d'un autre marin. Même les scientifiques qui prenaient parfois le temps de me faire cours remarquèrent mon trouble.

— Eh bien, Camille, me demanda monsieur Dagelet l'astronome. Tu n'es guère à notre leçon aujourd'hui...

Je bredouillai quelques mots d'excuses.

Le soir, j'avalai ma soupe, le ventre serré par l'angoisse.

La nuit qui suivit fut pleine de roulements de tonnerre. Je dormis mal.

Soudain, dans un éclair, j'aperçus le visage contracté du lieutenant. Avant que je ne puisse

Où l'on découvre qui je suis

réagir, il m'attrapa dans mon hamac et me jeta à terre.

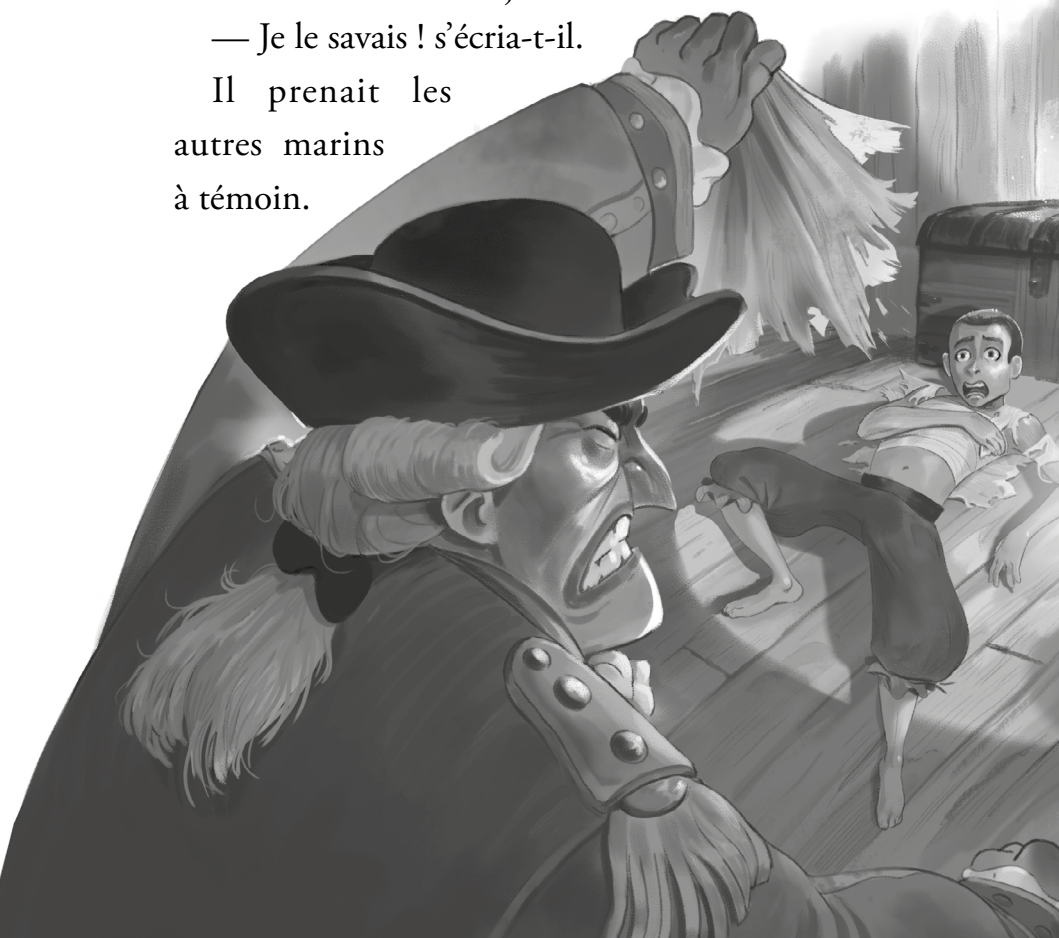
— La tempête se lève, murmura-t-il entre ses dents.

Il me saisit par la chemise et la déchira violemment. Par réflexe, je mis mes mains en protection contre mon torse. Mais il eut le temps de distinguer le bandeau qui comprimait ma poitrine.

Son œil brilla d'une joie mauvaise.

— Je le savais ! s'écria-t-il.

Il prenait les
autres marins
à témoin.



TORBELLINO

— Camille est une fille ! C'est elle qui nous porte malheur depuis le début de cette expédition ! Il faut la lancer par-dessus bord !

Dans l'ombre, des yeux s'ouvrirent. Je reconnus les regards de plusieurs de mes compagnons. Avant ce jour, ils ignoraient qui j'étais.

Il faut savoir que les hommes de mer sont superstitieux et craignent par-dessus tout la présence d'une femme à leur bord. J'avais donc dissimulé mon sexe en montant sur le navire.

Avec le temps, la tromperie était devenue plus difficile. Heureusement, nous mangions peu et travaillions beaucoup. Mon corps était mince et musclé, loin de celui des femmes auxquelles les marins étaient habitués. Mon crâne rasé achevait de les induire en erreur.

Je sentis qu'on ne me défendrait pas malgré ces trois années difficiles où nous avions travaillé côte à côte. À leurs yeux, je n'étais plus la même personne. J'étais une intruse.

C'est pourquoi, quand le lieutenant me souleva pour m'amener vers le pont, pas un ne protesta.



CHAPITRE II

Où la tempête fait rage

La Boussole était appelée frégate mais, en réalité, elle n'était qu'une gabare*, un trois-mâts destiné au transport de marchandises. Cependant, sa robustesse, sa capacité de chargement et sa manœuvrabilité en faisaient un bateau sûr.

D'ailleurs *L'Astrolabe*, le second vaisseau de l'expédition, était également une gabare requalifiée en frégate.

Ces deux navires avaient essuyé plusieurs tempêtes. C'est pourquoi je n'étais guère inquiète d'un naufrage quand le lieutenant me hissa sur le pont en me tenant par le cou.

Il me jeta sur les planches humides et glissantes. Je les avais nettoyées la veille. Il faisait très chaud malgré l'heure matinale.

TORBELLINO

Quand je me redressai, j'aperçus un cyclone qui se formait dans le lointain. Il ressemblait à une plante grise géante, poussée dans la mer et collée à la couche noire des nuages. Nous n'avions jamais connu d'ouragan de ce genre.

Alors, pour la première fois en trois années, la peur glaça la moelle de mes os.

— Tous à vos postes ! hurla le lieutenant.

Le capitaine sortit de sa cabine en grand uniforme.
Il était beau. Il ne broncha
pas quand



Où la tempête fait rage

le vent lui enleva sa perruque et libéra ses cheveux grisonnants. Je compris qu'il s'était habillé pour faire face à la tornade.

La Pérouse se tourna vers le lieutenant. Son regard glissa sur mon bandeau de poitrine avant que je puisse refermer ma chemise.

— Vous réglerez votre différend avec Camille plus tard, Broudou.

— Mon capitaine !



TORBELLINO

— Messieurs, tonna La Pérouse. Cette tempête ne nous terrassera pas. Nous la vaincrons et nous achèverons notre tour du monde !

Sa voix semblait percer le tonnerre. Le courage me revint. Oui, nous pouvions survivre !

Le lieutenant se détourna enfin de moi. J'allai aider du mieux que je pouvais. Des vagues se jetaient contre les flancs de *La Boussole*. Plusieurs marins furent emportés. Des cordages cédèrent. Les voiles claquèrent, se déchirèrent.

Nous tînmes bon.

Après une heure ou une journée, je l'ignore encore aujourd'hui, les flots s'apaisèrent. La colonne de vent parut se détourner de nous.

Nous étions tous épuisés, la peau à vif, fouettée par le vent salé. Cordages et planches craquaient sourdement.

À cet instant, une lourde main me retomba sur l'épaule.

— Viens, ordonna la voix de Broudou.

Il m'emmena dans la cabine du capitaine. Je n'eus même pas le temps de me réjouir d'être encore en vie.

C'était la première fois que je pénétraï dans les quartiers des nobles. Je fus éblouie par le luxe. De beaux meubles. Des fenêtres à rideaux donnant sur la poupe*. Le bois des meubles était sculpté. Il y avait des coussins. On apercevait des livres reliés sur les étagères et des cartes étendues sur le bureau.

Le capitaine me regarda entrer et soupira. Ses traits étaient tirés. En trois ans de traversée, il semblait avoir vieilli de trente. Son visage, presque poupin au moment du départ, avait fondu avec les privations et l'usure.

Seul son nez n'avait pas changé. Il demeurait semblable à celui d'un enfant avec une boule au bout encadrée par deux petites narines.

Il ne desserra pas les dents et écouta le lieutenant.

— Cette... fille n'a pas sa place à bord, capitaine.

Il cracha presque le mot « fille ». Instantanément, je retrouvai les sensations qui m'avaient poussée à m'embarquer et à déguiser ma nature.

Fille de bourgeois, on me refusait tout apprentissage au motif que ma cervelle en aurait été dérangée et que cela m'aurait empêchée de faire de

TORBELLINO

beaux enfants. Je me rappelais encore le mépris avec lequel on évoquait le sexe qui était le mien.

Malgré cela, j'avais réussi à voler quelques bribes de savoir à la bibliothèque de mon père. J'avais lu ainsi les ouvrages interdits, qu'il cachait derrière les autres. D'instinct, je savais qu'il s'agissait des plus intéressants.

Ainsi, j'étais tombée sur ce petit livre avec une reliure fauve et des tranches rouges.

Le titre ? *Candide ou L'Optimisme, traduit de l'allemand de Mr. Le Docteur Ralph.*

Je l'avais lu avec avidité, tremblant aux aventures de Candide.

Mon père m'avait surprise, ce livre à la main. Il m'avait battue.

J'avais ensuite repris l'ouvrage parmi les ordures où il avait été déposé. Ce fut le seul bagage que j'emportai avec moi en embarquant sur *La Boussole*. Il ne me quittait jamais et était encore passé à ma ceinture au moment où je me présentai devant le capitaine.

La Pérouse me regardait en silence.

Je savais qu'il m'appréciait. Il avait en horreur l'injustice et la tyrannie. Il avait ainsi refusé de prendre possession des terres rencontrées au nom de la France.

— Nos usages sont ridicules, disait-il. Nous regardons comme un objet de conquête une terre que ses habitants ont arrosée de leur sueur et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres.

Il déclarait aussi, refusant d'idéaliser les peuplades que nous rencontrions :

— En trente ans de voyage, j'ai été témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons parce qu'ils sont très près de la nature.

Doux, tranquille et droit, il savait se faire aimer de tous. Il avait entrepris ce voyage contre l'autorisation d'épouser la femme qu'il aimait. Le couple n'avait passé que deux années ensemble avant le départ.

Depuis, il s'acquittait de sa mission sans jamais oublier la femme qui l'attendait, Éléonore.

Éléonore Broudou.

TORBELLINO

La sœur du lieutenant.

Le capitaine me fixa longuement sans rien dire.

— Les hommes ne voudront pas d'une femme à bord, capitaine, insista le lieutenant. Nous venons d'échapper à une terrible tempête. À la prochaine difficulté, ils se révolteront.

Pour la première fois, je devinai que le lieutenant avait peur de moi. Il croyait réellement à sa superstition et était prêt pour cela à me sacrifier.

Trop émue pour parler, j'attendis le verdict de La Pérouse en tremblant de tous mes membres. Il ouvrit finalement la bouche pour rendre son jugement.

Ce fut à cet instant que, résonnant dans nos poitrines, battant à coups sourds dans les flancs du navire, nous entendîmes les tambours.